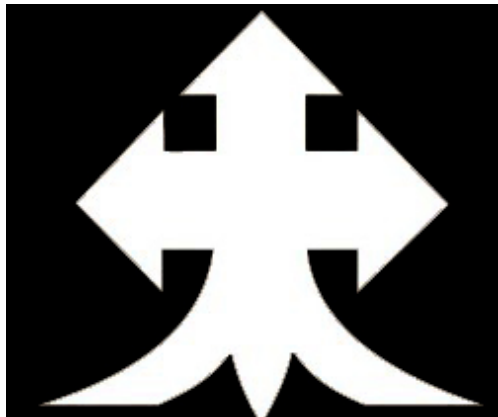


SOUVENIRS II – LE CERCLE JEUNE NATION : DU BULLETIN AUX CAHIERS (1991-1992)

PIERRE TRÉPANIER



Une épaisse nuée de mensonge enveloppe le monde et trahit la dignité de la vie humaine. Rois, peuples, partis, mentent abominablement. On ment par affirmation, par omission, par habitude envieillie, par insolence, par couardise, par privation du sentiment de l'honneur, par pure volupté de mentir. En vain la vérité proteste à coups de tonnerre. La nuit est faite dans les intelligences, le mensonge a déclaré que ce n'est plus Dieu qui tonne, et la voix du tonnerre n'a plus de sens.

— Louis Veuillot, *Œuvres complètes*, vol. 13, Paris pendant les deux sièges, Lettre LXXI, « Le mensonge et la vérité », 25 novembre 1871, p. 223.

Nous sommes devenus une société qui produit et consomme des mensonges [...] nous avons déjà perdu la capacité de réagir contre [le mensonge] et, en même temps, celle de reconnaître la vérité.

— Alexandre Zinoviev, *Global'ny thchelovieĭnik*, Moscou, Tsentrpoligraf, 2000, p. 353, cité par Monica Papazu, « Alexandre Zinoviev : sauvegarder l'humain », *Catholica*, no 159 (été-automne 2024), p. 69.

Le Cercle Jeune Nation voulait servir la vérité. Plus modestement, il entendait faire entendre sa vérité dans la cacophonie des propagandes concurrentes, libérales ou socialistes. Ne serait-ce que pour cette seule raison, il méritait de vivre et de prospérer.

Au début, le périodique du Cercle s'intitulait *La Lettre de Jeune Nation*. Après un an de publication, soit dès le numéro de janvier-février 1987, le titre s'abrégait en *Jeune Nation*, tout court. La dernière livraison de ce bulletin fut celle de mai-juin 1991 (vol. 6, nos 5-6). Après le numéro de mars 1989, une suspension prolongée et des retards répétés lançaient un signal d'alarme. La trop petite équipe de bénévoles semblait à bout de souffle. Du 11 août au 30 septembre 1989, elle publiera néanmoins un feuillet hebdomadaire de deux pages à l'occasion de la campagne électorale québécoise.

Abonné depuis 1988, je correspondais surtout avec le secrétaire, Rock Tousignant et je lui faisais parvenir mes publications quand je les croyais de nature à l'intéresser, tel mon article sur « Robert Rumilly et la fondation du Centre d'Information nationale » paru dans les *Cahiers des Dix* (1989). Le 20 février 1990, Tousignant m'écrivait : « Je constate que, malgré trente ans de distance entre la tentative de M. Rumilly et celle de Jeune Nation, la Droite nationale n'a guère progressé et qu'elle en est encore au stade où les

animateurs et les personnalités de notre camp en sont encore à des "prises de contact", des "rencontres exploratoires", etc. Nous devrions avoir notre parti, comme le Front National ou les Republikaner en RFA ; un parti qui aurait pu être l'Union Nationale d'ailleurs. Souhaitons que notre génération rassemble les fils de l'écheveau et offre une véritable alternative à notre peuple. » Les animateurs du Cercle et moi-même échangeons sur divers sujets pertinents à notre cause. Ainsi le 9 avril 1990, agacé par le pacifisme des souverainistes québécois, j'écrivais : « Je suis convaincu, pour ma part, que c'est une grave lacune — et lourde de conséquences — pour les nationalistes québécois de se désintéresser des questions stratégiques et militaires, sauf pour dire non à la conscription. Peuple guerrier aux XVII^e et XVIII^e siècles, nous avons perdu presque complètement l'esprit et les valeurs qui correspondent à cet état. Une autre tragédie à mettre au compte de la conquête. » Je donnais aussi, par exemple, mon point de vue sur le pseudonymat : « Quand il m'arrive de ne pas avoir le courage de mes idées, je préfère me taire plutôt que de recourir à un pseudonyme » (lettre du 8 juin 1990 à Tousignant). On verra, dans un prochain chapitre, que c'est une opinion qui m'a coûté cher.

En janvier 1990, les abonnés recevaient une communication de l'équipe visant à raffermir leur confiance. Elle s'intitulait « Appel à nos abonnés et

lecteurs. *Jeune Nation* est bien vivant ». J'avoue que, pour ma part, elle a eu l'effet contraire. On imagine les réactions de scepticisme du lectorat, dont il s'agissait de solliciter la fidélité. En voici des extraits : « Vous avez reçu le numéro d'avril 1989 à la fin du mois d'octobre, donc avec un retard de plus de six mois qui n'avait rien pour vous rassurer sur notre existence et les chances de voir paraître un jour les numéros suivants de *Jeune Nation*. Constatons d'abord que *Jeune Nation* existe toujours et que le numéro que vous recevez aujourd'hui vous en fournit, fut-ce tardivement, la preuve concrète. Ce numéro est lui aussi en retard. Ce retard nous indispose autant que vous et nous ne désirons rien de plus que de le résorber de façon durable. Nous sommes parfaitement conscients que ce retard sape notre crédibilité auprès des militants et des sympathisants de la Droite nationale d'ici [...] *Jeune Nation* est réalisé par une petite équipe militante qui ne peut compter sur aucune amitié de l'Establishment. Vous le savez, penser à contre-courant des idées dominantes n'est pas une tâche facile. Produire un mensuel non-conformiste est un travail encore plus ardu. Nous le faisons pour donner droit de cité à nos idées sur la place publique et en assurer un jour la victoire car c'est seulement ainsi que le salut de notre peuple et de notre patrie peut être assuré. Pour cela, il nous faut résorber notre retard, nous pensons être en mesure de [le] faire au cours des premières semaines de 1990. Deux raisons nous incitent à faire cette affirmation. Premièrement, nous disposons pour la première fois depuis le lancement de *Jeune Nation*, d'une véritable banque d'articles pour les Nos à venir. Deuxièmement, tous les animateurs de *Jeune Nation* ont désormais accès à un micro-ordinateur, les délais de production de notre revue devraient être sensiblement réduits car nous sommes désormais en mesure d'éliminer certaines étapes particulièrement gourmandes en temps. »

En janvier 1990, *Jeune Nation* reprenait (vol. 5, no 1). Les livraisons en retard portaient la numérotation continue qu'ils auraient dû avoir s'ils avaient été publiés à temps et étaient en réalité antidatés. Il fallait donc s'astreindre à une certaine discipline intellectuelle pour ne pas paraître posséder une prescience usurpée.

Au bout d'un an et demi, nouveau silence, définitif celui-là. En juin 1991, le rédacteur en chef, François Dumas s'adresse encore une fois aux abonnés : « Vous trouverez ci-joint, avec la présente lettre, les trois derniers numéros de *Jeune Nation* pour l'année 1990, soient les Nos 10, 11 et 12 (octobre, novembre et décembre). » Le retard empirait, passant de six à huit mois. « Il est davantage dû à la modestie de nos moyens de production et à la taille réduite de notre équipe qu'à notre mauvaise volonté. Sans doute, aussi, avons-nous été un peu téméraires en pensant produire à temps, dans ces conditions, un numéro de *JN* par mois. Or, ce rythme de parution implique que tous nos collaborateurs participent à l'élaboration et à la production de chaque numéro, ce qui n'est pas toujours possible malgré toute la bonne volonté de chacun. À *JN*, nous avons toujours eu pour ligne d'action de "monter une marche à la fois", améliorant progressivement la présentation, la pagination et la périodicité du bulletin. Pour demeurer crédibles, nous devons nous conformer à ces objectifs ou les modifier. Il

nous apparaît primordial, en 1991, de vous assurer la livraison à temps de votre abonnement à *JN* ; nous devrions avoir atteint cet objectif à la fin de ce mois. À cette fin, nous avons décidé de couper de moitié nos parutions (6 Nos / an) et d'y couvrir deux mois, tout en maintenant la pagination actuelle (8 pages). »

Je répétais aux animateurs de *Jeune Nation* que la régularité de parution était presque aussi importante que la qualité du contenu. Autrement, le lectorat désertait. On peut voir dans le défaut de périodicité une des raisons du départ de Gilbert Gendron, dont l'esprit de discipline s'accommodait mal. Malgré ces bonnes intentions, seulement trois numéros paraîtront, le dernier en date de mai-juin 1991. C'était la fin. J'exclus un bulletin référendaire de quatre pages parus le 15 octobre 1992 : « L'entente de Charlottetown est une abomination pour le Québec et les partisans de la droite nationale devront répondre non le 26 octobre. » Suivait une solide argumentation, se terminant sur une citation de Lionel Groulx (La Confédération canadienne, 1918, p. 239) : « Une vie, une âme nationale canadiennes, ce sont là des choses qu'on sent inexistantes, au milieu de la division des races et du chaos cosmopolite engendré par l'immigration à outrance. »

Pendant neuf mois, à partir de juin 1991, le Cercle Jeune Nation s'est tu. En avril 1992, paraîtront les *Cahiers de Jeune Nation*, sous la direction de Jean-Claude Dupuis qui allait insuffler au Cercle un nouveau dynamisme. Ils disparaîtront à leur tour en septembre 1995. Avant de raconter la naissance de ce nouveau périodique sous l'égide du *Cercle Jeune Nation*, il me semble utile pour la suite des choses de réfléchir quelque peu aux causes des échecs répétés de notre camp. Ainsi se justifie mon insistance sur la fin assez lamentable de *Jeune Nation*. On aurait pu intituler le présent article « Comment meurt une revue » ou « Éternels recommencements », ou encore « Grandeurs et misères de la droite nationale, sociale et populaire au Québec », les misères l'emportant nettement sur les grandeurs. Comme nous le verrons, les animateurs de *Jeune Nation* y avaient pensé avant moi.

En effet, l'histoire éphémère et quelque peu tourmentée du Cercle Jeune Nation devrait interpellé tous les tenants de la droite de doctrine au Québec. Comment l'expliquer ? Culture politique, dispersion idéologique, indigence financière, incompatibilité pratique entre traditionalisme politique et traditionalisme religieux, conflits de personnalité. Examinons cette fatalité qui pousse notre famille de pensée de crise en crise. Comment ne pas regretter que le Cercle Jeune Nation n'ait pas pu persévérer dans la durée en se développant, et d'abord matériellement ? Il me semble que, s'il était toujours vivant, après presque 40 ans, il exercerait une influence sans commune mesure avec le faible rayonnement qui a été le sien. Il aurait rempli la mission que lui avaient assignée ses fondateurs : être le port d'attache des jeunes de la vraie droite et assurer la transmission de notre héritage intellectuel de génération en génération. Beau rêve, et rien que beau rêve, hélas !

Penchons-nous sur les interventions des animateurs du Cercle Jeune Nation au colloque du 17 octobre 1987 tenu à Notre-Dame-du-Bon-Conseil, près de Drummondville, sur le thème « Où va la Droite au Québec ? (09/10-

87 ; pour les textes des communications, voir 01/02-88). Rock Tousignant, Gilbert Gendron et François Dumas s'y interrogeaient sur la stratégie et les moyens à déployer pour assurer l'essor des vraies droites chez nous, mais leurs propos valent, me semble-t-il, pour le cas particulier de Jeune Nation. Tousignant s'inspire du Front national pour proposer un programme d'actions à entreprendre ici dans le cadre d'une démarche gradualiste où chaque étape, après consolidation, permet d'accéder à l'étape suivante. Constitution d'un noyau dur qui se fera le fédérateur des mouvances compatibles entre elles ; effort pour tendre vers une presse grand public à partir des organes militants, dont le rayonnement est forcément restreint ; manifestations sur le terrain et collaborations à des actions ponctuelles avec des groupes de pression spécialisés ; enfin, remobilisation de forces plus ou moins en déshérence (les unionistes et les créditistes, par exemple, mais les anciens du Parti de l'Unité nationale d'Arcand sont passés sous silence).

C'était le programme du Cercle Jeune Nation, maintes fois évoqué par son président, François Dumas. Ce dernier aussi juge prématuré la fondation d'un parti politique, qui, bien que toujours souhaitable, ne pourrait être que le couronnement de l'engagement à droite. Le combat doit d'abord être culturel, au sens large du terme. « Nous sommes réunis ici aujourd'hui par une communauté d'idées, de valeurs et aussi d'inquiétudes face à l'avenir de notre société québécoise. Nous sommes aussi divisés par la diversité de nos expériences, de nos formations et de nos différentes manières de définir la Droite et d'envisager l'influence qu'elle devrait exercer dans notre société. » Concrètement, le constat se présente ainsi : « faiblesse numérique, dispersion en de multiples petits groupes, dispersion géographique aussi, approches, moyens et champs de préoccupations différents ». L'objectif doit être de transformer ces lacunes en atouts en faisant collaborer groupes et individus tout en respectant leur autonomie. Il convient d'éviter le sectarisme (Dumas ne touche pas explicitement aux réticences des chapelles catholiques-traditionalistes, mais on verra que leurs tendances théocratiques et autoritaires allaient nuire au Cercle Jeune Nation.) De même, il importe de se faire mutuellement une publicité profitable. Dumas donne de cet esprit de collaboration l'exemple de la relation féconde — en réalité pour un temps seulement, hélas — entre l'éphémère Institut d'études prospectives et le Cercle Jeune Nation. Il faut se fortifier pour durer.

L'exposé de Gendron se singularise par son caractère pratico-pratique et par ses points de référence qui sont canadiens-anglais et américains. Il est représentatif de son style précis, concret, dense. Pourquoi ne pas diffuser cette réflexion encore opportune de nos jours ? Le titre résume à lui seul la thèse : « Ce que *les autres* font et que nous ne faisons pas ». L'auteur compare les moyens déployés par la droite d'idées au Québec avec ceux de ses contreparties aux États-Unis et au Canada anglais de manière à dresser l'inventaire de nos lacunes. Seule la vérité peut lutter victorieusement contre la décadence ; encore faut-il, pour la faire éclater, se mettre en mesure de mener ce combat efficacement. Que ce soit dans les secteurs anciens comme l'édition imprimée, la librairie, la parole publique,

ou dans les médias plus modernes comme la radio, la télévision, la vidéo, les cassettes, ou encore au niveau organisationnel (fondations, laboratoires d'idées ou *think tanks*, structures de militantisme), le Québec français est en retard ou carrément absent. Pour résumer dans mes mots la pensée de Gendron, je dirais que la droite n'a à opposer à la gauche culturelle infiltrée dans toutes les institutions publiques et privées que des troupes de gueux dépenaillés. Il est de bon ton de soutenir dans nos milieux — ce qui est proprement stupide — que rien ne se fait que par le bénévolat, que l'argent ne compte guère et que de toute façon les millionnaires sont rares chez nous. Gendron écrit à propos des *think tanks* : « Pour être pleinement efficace et jouir d'une entière crédibilité, un réservoir d'idées doit disposer d'un personnel à temps plein qui se dévoue à la recherche et à l'information. » À part la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal qui a un secrétariat rémunéré, les Canadiens français du Québec ont peu de ressources à opposer à celles des groupes de pression des minorités et de la gauche. Autant dire que la guerre culturelle est perdue. Inutile de penser pour l'heure à la fondation d'un parti politique. L'important serait plutôt de recueillir des fonds en sus des abonnements et des cotisations annuelles. (Pour ma part, j'ai déjà proposé au Centre d'Information nationale Robert-Rumilly de mettre sur pied une trésorerie abondée par les contributions mensuelles de convaincus déjà établis dans la vie sans être millionnaires : cinquante ou cent dollars chacun par mois. Mais que voulez-vous ? il faut au moins une résidence secondaire et des séjours dans le Sud ; et puis, sans reçus fiscaux, quel attrait ? Je me suis fait répondre que mon insistance était blessante.) Je reproduis ci-dessous le paragraphe qui exprime parfaitement la priorité que martèle Gendron, soit le « réservoir d'argent » :

« Sans le nerf de la guerre, on ne peut pas soutenir d'offensives, ni même maintenir une armée de la Droite, prête au combat à la première alerte. À l'heure actuelle, nous en sommes réduits à des actions ponctuelles et de peu d'envergure. Je suggère donc de construire une structure financière qui pourrait être une fondation. Les forces subversives, aux États-Unis surtout, ont fait leurs choux gras des fondations, puis la Droite a finalement compris qu'elle pouvait les imiter. Nous devrions emboîter le pas. Je le répète, sans structure financière solidement charpentée, nous serons indéfiniment confinés au statut d'amateurs. » — Amateurs nous étions. Amateurs nous sommes.

À l'automne 1991, il m'a fallu l'admettre : le bulletin *Jeune Nation* était bien mort. Mais je ne me résignais pas à ce silence. L'équipe, réduite par le départ de Gilbert Gendron, sans doute exaspéré par les attermoissements bien que ce ne fût pas la seule raison de sa décision, était manifestement à bout de souffle. Dans les trois dernières livraisons du bimestriel, soit de janvier à mai 1991, 83 % des textes portent la signature de Rock Tousignant. Situation anormale, qui annonçait la mort du Cercle Jeune Nation à moins d'un effort pour le redynamiser. Il fallait du sang neuf.

Parmi mes étudiants, j'estimais beaucoup Jean-Claude Dupuis, admirateur de Lionel Groulx et de *L'Action française* de Montréal, dont la curiosité intellectuelle toujours en éveil, l'impressionnante assurance, l'énergie

indomptable, la faconde irréprensible et le style clair, nerveux, efficace m'avaient convaincu qu'il avait l'étoffe d'un journaliste, d'un militant, d'un animateur et, pour tout dire, d'un chef. Comme on le verra, je découvrirai qu'il possédait les défauts de ses qualités. Surtout, je n'avais pas prévu l'inflexion marquée de son itinéraire personnel qui allait tout gâcher : il se convertira au catholicisme traditionaliste, version Fraternité sacerdotale Saint-Pie X, donc en disciple non seulement du Christ, mais de Mgr Lefebvre, développant tous les réflexes de l'ultramontanisme théocratique. Par son entremise, j'ai fait la connaissance de deux de ses amis, bonnes plumes, aussi brillants que lui, doués d'un sens de la nuance qui n'était pas son fort, mais sans son abattage et son audace. Je ne les nommerai pas, conformément à la règle que je me suis donnée au début de cette série. Dans une lettre à Tousignant du 14 novembre 1988, je m'engage à leur faire connaître *Jeune Nation*. Un quatrième étudiant a acheté la collection du bulletin pour l'année 1988 par mon intermédiaire, toujours en dehors des cours car je ne parlais pas de mon engagement personnel en classe, m'efforçant à l'objectivité, à la neutralité (lettre de Tousignant du 4 octobre 1989). Mon plan était de faire admettre ce trio dans le Cercle Jeune Nation, en espérant qu'il en sortirait quelque chose de bon pour le Cercle et pour le bulletin. En 1991, Tousignant nous invitait, Dupuis et moi, à nous engager davantage à Jeune Nation. Lors de son assemblée du 21 février 1992, j'étais élu membre du Cercle.

Après neuf mois d'hibernation, en avril 1992, *Jeune Nation* renaîtra sous une nouvelle formule et un nouveau titre : les *Cahiers de Jeune Nation*. Ils se présentent comme « la Revue de la droite nationale au Québec » et portent en exergue une citation de Lionel Groulx : « Notre doctrine, elle peut tenir

tout entière en cette brève formule : nous voulons reconstituer la plénitude de notre vie française. » Le Cercle Jeune Nation a toujours à sa tête François Dumas, le président, et Rock Tousignant, le secrétaire. Pour ma part, je n'assume aucune responsabilité officielle. La nouvelle publication n'a plus François Dumas comme directeur de la rédaction, mais Jean-Claude Dupuis, qui, dans son premier éditorial, marque nettement la continuité du bulletin aux *Cahiers de Jeune Nation* (04-92), dans un style de polémiste qui annonce un regain de combativité. Dans le même ordre d'idées, Dumas raconte l'histoire de Jeune Nation (07-92 et 11-92) et Tousignant expose le sens du symbole de Jeune Nation, la croix fléchée enracinée, dont il est le créateur (07-92). « Bref, conclut Dumas, en six ans, une organisation partie de rien a su s'imposer dans les milieux de la droite nationale. Son "œcuménisme de Droite" l'a servi pour prendre contact avec des milieux souvent rivaux entre eux. Certaines "tendances lourdes" de la droite nationaliste d'ici (monolithisme, exclusivisme, culte du "chef" ou du "parti nationaliste", fédéralisme, catholicisme exclusif, etc.) demeurent importantes, mais l'idée d'un regroupement des forces de la Droite nationale au Québec a fait des progrès considérables dans diverses organisations au cours de la dernière année » (11-92). En somme, l'espérance et les objectifs restent les mêmes. Malheureusement, l'aventure dévia de sa trajectoire en conséquence de la conversion au catholicisme traditionaliste de son directeur, dans l'esprit duquel s'estomperont peu à peu à la fois la distinction entre politique et religion ainsi que la dominante essentiellement politique des *Cahiers*. Le président et le secrétaire tarderont à réagir. Ce sera la fin du Cercle puis, en septembre 1995, des *Cahiers de Jeune Nation*.

MAURICE DUPLESSIS

Ouvrez-lui les portes de la gloire



Au-delà des mythes, le nationaliste tranquille

leharfang@protonmail.com
25\$ livraison comprise